

ODE A M. EMILE ZOLA

Clovis HUGUES

(à l'occasion des fêtes , du midi à Soeaux-Parue dans
Le Mois cigalier n° 6 /Juin 1892)

Qui donc avait dit, puissant maître ,
Que ta gloire, espoir du granit ,
Médaignait l'idylle champêtre
Où nous évoquions notre nid .
Et qu'Estelle , la soeur des fées ,
N'égayait jamais tes trophées
Du vol des souvenirs sereins ,
Quand avec un bruit de cymbales
Les ailes d'argent des cigales
Se posaient sur les tambourins ?

Notre Mireille est accourue ,
Le rose et le bluet au front ,
Pendant qu'au milieu de la rue
Les poètes dansaient en rond ;
Et te voilà dans notre fête
Oubliant de quelle tempête
Sera fait ton livre nouveau ,
Pour ressusciter ta jouvence
Aux doux chants de cette Provence
Qui t'enseleilla le cerveau !

Ah! j'osai presque te maudire
De n'avoir pas servi mes dieux ,
Moi qui garde à la Sainte Lyre
Un amour de barde pieux ,
Lorsque des épaules du Verbe
Tu fis en moissonnant ta gerbe
Dans les splendeurs de Messidor
Glisser le manteau romantique
Qui, sur le seuil blanc du portique ,
Traînant de la poudre et de l'or !

.../

Qu'importe ! la pensée altière
Egale l'enfant à l'aïeul ,
L'art est le pays sans frontière ,
Où le génie est roi tout seul .
L'oeuvre plane sur les doctrines :
Tout ce qui s'écoule en ruines
Contenait de l'ombre et du vent ;
Un drapeau passe , un livre dure ;
La querelle meurt , à mesure
Que le grand homme est plus vivant .

Vois si notre dispute est vaine !
Tout hâte le même réveil .
Tu ne sculptes la fange humaine
Que pour la dorer au soleil ,
Les types que ton rêve crée
Frissonnent de l'horreur sacrée .
Dès qu'ils ont ployé le genou ;
Le réel confine au prodige ,
Et tout le songe ailé voltige
Dans les roses du Paradou .

C'est l'éternelle hypocrisie
Qui fait , en un siècle lassé ,
De l'ombre sur ta poésie
Avec son masque rabaissé .
Les comédiens de l'extase ,
Mirlitonnant leur vieille phrase ,
Simulent un noble dégoût ,
Lorsque tu fais , en ton prétoire ,
Subir un interrogatoire
A quelque monstre de l'égoût .

Es-tu le maître ? Est-ce ta faute
Si l'or a tué l'idéal
Et si nous marchons côte à côte
Avec la Débauche et le Mal ?
Est-ce toi qui fais dans les villes
Osciller les foules serviles
Entre le vice et la douleur ?
Es-tu le complice des hontes ?
L'orage te doit-il des comptes
Chaque fois qu'il brise une fleur ?

Quand les vents soulèvent le sable
Dans l'immensité du désert ,
Ta main est-elle responsable
Du grain de sable qui se perd ?
Est-ce toi qui pousses l'échelle
Sous la planche tremblante et frêle
Où son pied s'était mal posé ,
Quand Coupeau , tournant dans le vide ,
Tombe sur le pavé stupide
Ainsi qu'un grand oiseau blessé ?

Est-ce pour railler son ivresse
Et l'accabler sous ton arrêt
Que tu l'amollis de paresse,
Au seuil banal du cabaret ?
Si Gervaise aussi s'habitue
A l'alcool qui brûle et qui tue
Les grêles poumons vidés d'air ,
Est-ce ta pitié dérisoire
Qui verse de la mort à boire
A ces damnés de notre enfer ?

Est-ce ta volonté suprême
Que le sort aveugle et jaloux
Livre le juste à l'anathème
Et les brebis aux dents des loups ?
N'as-tu dessiné sur de l'ombre
Qu'une chimère haute et sombre ,
Dans l'énorme page où tu mets
Au service de Souvarine
Le flot qui, pour noyer la mine ,
Ruisselle au **penchant** des sommets ?

N'as-tu ciselé qu'un fantôme
Quand le vieux, pleurant en chemin ,
S'en va, chassé du toit de chaumes ,
Avec son bâton dans la main ?
S'il suffit d'un baiser d'alcôve
Pour éveiller la bête fauve
Dans la poitrine de Lantier ,
Est-ce que la race et la terre ,
Mariant leur double mystère ,
L'ont fait ton tragique héritier ?

Claude lutte , Sigismond rêve
Que tout le vieux monde a croulé ;
Saccard s'arrondit, Nana crève
Le ventre au million volés ;
Riche et pauvre , palais et bouge ,
Tout fait culbute , et Bzouge
Emmène la Camarde au bal ...
Toi, tu dresses devant l'histoire ,
Pour les siècles et pour ta gloire ,
L'implacable procès-verbal !

Et que m'importe qu'on t'accuse ,
Au nom du bon goût désolé ,
D'avoir au front blanc de la Muse
Arraché son masque étoilé ?
Ce n'est pas seulement pour dire
Des bagatelles au zéphire
Volant à travers les rameaux
Que la légion des génies
A tenu ses lèvres bénies
A l'éternel baiser des mots .

Que les beaux faiseurs de morale ,
Agenouillés devant les grands ,
Fassent d'abord cesser le rôle
Des parias et des souffrants !
Ce n'est pas ton labeur sincère
C'est l'universelle misère ,
Qu'il faut maudire à pleins poumons .
Laissons se protéger les anges :
Nos doigts ne pétrissent les rangs
Que pour lapider les démons !

Dans ton oeuvre bien étayée,
Où l'aile vibre , où tout est clair ,
La Justice vit, appuyée ,
Sur ses quatre jarrets de fer .

Encore ! plus de misérable !
Ton réalisme formidable
Aura vengé notre idéal .
J'attends que le grand soleil vienne ;
Et déjà là-bas, comme Etienne ,
J'ai vu frissonner Germinal !

Or, c'est une pléïade amie ,
Où les Ris fêtent les Amours ,
Qui t'ouvre ton Académie ,
Sans te corriger tes discours .
Notre bureau, c'est la pelouse ,
Pas une cigale jalouse
Ne t'aura refusé ta voix .
L'hirondelle, si tu nous parles ,
Ira conter aux filles d'Arles
Que les nids chantaient dans les bois .

J'ai peut-être en mon odelette
Erré dans le bleu trop souvent .
Que veux-tu ? le chant du poète
Est comme une aile sous le vent .
Mais nous aurons devant les marbres,
Dans le soleil et sous les arbres ,
Gazouillé comme les oiseaux;
Et léger de soucis moroses ,
Nous pourrons emporter des roses
Puisque nous reviendrons de Sceaux .
